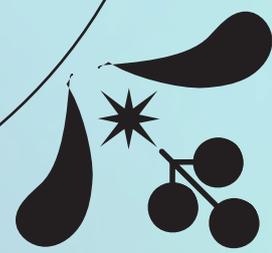
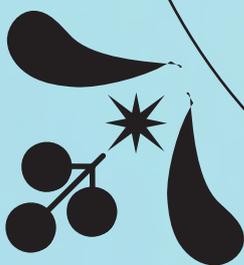
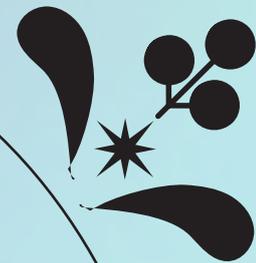
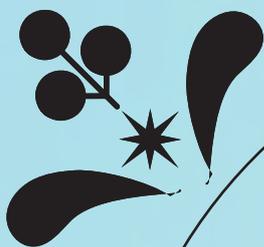


PLEIN NORD





© Sune Jonsson / Västerbotten Museum

SUNE JONSSON SUÈDE • 1930-2009

MÉMOIRES SUÉDOISES



« Les années ont passé comme les lignes téléphoniques sur le côté de la route. Mais l'œuvre picturale a gelé le temps qui file, le transformant en une multitude de domaines dans lesquels nous continuons de vivre. Nous pouvons les observer, les laisser nous absorber, revivre ces choses que nous avons depuis longtemps laissé passer. Au mieux, ces domaines peuvent servir de médiateur des connaissances et unir les gens. [...] C'était en tout cas mon intention. » Ces mots de Sune Jonsson, écrits en 1986, résument parfaitement la nature de son œuvre.

Né en 1930 à Nyäcker, village perdu des plaines suédoises, Sune Jonsson s'inscrit dans la droite lignée de la photographie sociale et documentaire. Si les critiques le comparent très justement à son aîné, l'américain Walker Evans, on retrouve dans ses images des similitudes avec la France des campagnes de Robert Doisneau ou l'atmosphère d'un Willy Ronis. Fortement influencé par l'œuvre des photographes de la Farm Security Administration (FSA), qui avaient documenté à partir de la fin des années 30 la pauvreté rurale américaine lors de la grande dépression, Sune Jonsson s'est mis en tête de créer un témoignage similaire de l'autre côté de l'Atlantique.

Ainsi, pendant un demi-siècle, il immortalisera la société de la province de Västerbotten dont il est originaire. Une région bien éloignée de la capitale Stockholm où il fait ses études dans les années 40, lorsque sa famille s'y installe. En retournant sur ses terres natales, il les voit d'un œil neuf. Un regard intellectuel et poétique qui lui permettra d'encapsuler avec tendresse un fragment désormais disparu de la société suédoise.

📍 JARDIN DE L'AFF

Exposition réalisée
en collaboration avec
le musée de Västerbotten,
Suède.



© Pentti Sammallahti, courtesy Galerie Camera Obscura

PENTTI SAMMALLAHTI **FINLANDE • NÉ EN 1950**

ICI AU LOIN



Les photos de Pentti Sammallahti sont des bijoux. Non seulement parce que ses images contemplatives sont nourries de poésie, mais aussi parce que le photographe finlandais est un tireur virtuose. Chez lui, le noir et blanc n'est jamais une simple polarité sans relief, où les noirs sont étouffants et les blancs aveuglants. Bien au contraire : ici, les nuances de gris forment une palette d'infinies couleurs éclatantes avec lesquelles il compose ses clichés.

Celui qui s'impose aujourd'hui comme l'un des grands maîtres vivants du noir et blanc est surtout connu pour son exceptionnel travail sur les paysages de sa terre natale – où la simplissime beauté épurée vient tutoyer la splendeur des estampes japonaises. Mais c'est ici toute la diversité de son travail qui est présentée. Une sélection d'images où son empathie constitue toujours le cœur de l'œuvre, qu'il se concentre sur des animaux ou des êtres humains. Des photographies à la grammaire et au vocabulaire universel dont l'humour et l'humanité s'adressent à toutes les générations.

Né à Helsinki dans une famille d'artisans avec un père orfèvre, Sammallahti est également le petit-fils d'une photographe d'origine suédoise, Hildur Larsson. Deux héritages familiaux qui expliquent à la fois son œil unique, enrichi par une culture photographique sans pareil, ainsi que par son amour minutieux du détail et du raffinement. Un talent qui ne se laisse enfermer dans aucun genre, aucun style, aucun format. L'auteur s'affranchit de toutes les barrières pour s'appropriier la photographie comme un ensemble ; un outil au service de son imagination et de sa profonde sensibilité.

📍 PRAIRIE

Exposition réalisée
en collaboration avec la
galerie Camera Obscura,
Paris.



© Tiina Itkonen

TIINA ITKONEN **FINLANDE • NÉE EN 1968**

ENTRE CIEL ET GLACE



C'est avec la passion pour les peuples indigènes de l'Arctique et leur culture chevillée au corps que Tiina Itkonen part pour le Groenland dans les années 1990. Elle y réalise l'une de ses toutes premières photos : le portrait d'une femme allongée, des pinces et des os de poisson accrochés à sa longue chevelure noire semblable aux vagues d'une mer calme. Ce n'est que le début d'une longue aventure.

Car depuis, Tiina Itkonen n'a jamais vraiment quitté le Groenland, la deuxième calotte glaciaire du globe après l'Antarctique. Au fil de ses voyages, la photographe apprend les rudiments du langage local pour pouvoir communiquer avec ses sujets. En 2004, après un troisième périple de deux mois sur place, elle publie son premier livre sur les Inughuit, une minorité inuit groenlandaise de la région de Thulé – un peuple nomade depuis plusieurs siècles mais qui a connu une sédentarisation progressive au cours du XX^e siècle. Le long des côtes du Groenland, Tiina Itkonen sillonne ces terres glacées difficilement praticables : traineau, voilier, hélicoptère, avion, tanker... Tous les moyens sont bons pour relier les petits villages perdus au bout de la glace pour documenter le quotidien et les us et coutumes du peuple groenlandais.

Dans le sillage de ce travail qui lui vaut une reconnaissance internationale, la photographe poursuit encore ses projets autour de l'Arctique, en se concentrant un peu plus sur ces paysages changeant au gré du réchauffement climatique et de l'emprise de l'homme sur cette terre prise entre ciel et glace.



© Ragnar Axelsson

RAGNAR AXELSSON **ISLANDE • NÉ EN 1958**

L'HOMME ET L'HIVER



Pour Ragnar Axelsson, l'hiver n'arrive pas ; l'hiver a toujours été là. Celui qui se fait connaître par le surnom de « Rax » naît en Islande un mois de mars 1958 – en hiver, ça ne s'invente pas. Une vie placée sous le signe du givre, du blizzard et du Piterak, ce vent catabatique qui dévale la calotte polaire arctique et hurle sur les steppes glacées du Groenland et de l'Islande. Ce même vent qui balaye incessamment les photos d'Axelsson. Ce monde blanc, sublime et hostile, il en a fait son royaume photographique. Pendant plus de trente ans, il s'est échiné à documenter tous les aspects de ces terres gelées où ces peuples des grands froids vivent en harmonie avec la faune.

Son travail sur les chiens de traîneau, exemplaire, souligne comment l'extinction potentielle de l'animal mythique menace la survie du mode de vie traditionnel des Inuits, vieux de 4 000 ans. Avec une maîtrise du noir et blanc sans pareil, qu'il utilise non pas comme une facilité esthétique mais comme une grammaire photographique dédiée à la narration de ses reportages, « Rax » immortalise aussi bien la gueule d'un chien-loup mordu par la neige que le visage creusé par le vent d'un chasseur errant sur une plage de Dyrhólaey balayée par les rafales et les vagues.

Photojournaliste pour le quotidien islandais *Morgunblaðið* depuis 1976, Axelsson alterne ses projets au long cours avec des reportages plus ponctuels pour son journal. Il poursuit actuellement une grande série sur les huit pays de l'Arctique à l'heure où les effets du réchauffement climatique sont de plus en plus dévastateurs. Un voyage photographique au bout du froid.



© Tine Poppe

TINE POPPE **NORVÈGE • NÉE EN 1957**

VARIATIONS VÉGÉTALES



L'année 2020 aura peut-être confiné le corps de Tine Poppe, mais certainement pas sa force créatrice. Restreinte dans ses déplacements par les mesures sanitaires liées à la pandémie de Covid-19, la photographe norvégienne s'est lancée dans un essai photographique particulier : celui de collecter des bouquets de fleurs qui s'apprêtaient à être jetés. « Visiblement fanées, drainées et négligées, les imperfections de chaque fleur révélaient une histoire, un caractère, une expression qui provoquaient un sentiment d'empathie. » Cette série, *Precious*, vient compléter d'autres projets de cette artiste récompensée par de nombreux prix et exposée dans plusieurs collections.

Avec *Psychedelic Perceptions*, l'autrice organisait aussi sa réflexion autour du végétal, mais comme un hommage aux étés de l'amour des années 1960, moment culminant de la culture hippie et du psychédélique. Célébrant l'anniversaire de l'expression « flower power » inventée par le poète Allen Ginsberg, cette série tente de regarder les mauvaises herbes et les fleurs sauvages du point de vue d'une fourmi.

Dans *Rearrange*, elle explore des paysages urbains mais aussi forestiers, baignés dans des atmosphères brumeuses et oniriques. C'est avec l'une de ces images que l'exposition débute. Un sentier sillonnant l'herbe fraîche et serpentant entre des arbres majestueux. Le début d'un périple photographique à travers trois essais qui nous font redécouvrir la manière que nous avons de regarder la nature, comme différentes gammes de musiques. Comme des variations végétales.



© Sanna Kannisto

SANNA KANNISTO **FINLANDE • NÉE EN 1974**

VOL AU-DESSUS D'UN STUDIO



Pour réaliser ses portraits d'oiseaux, Sanna Kannisto a voyagé de la Finlande jusqu'au lac Baïkal en Russie, en passant par l'Amérique du Sud et même l'Italie. Impossible de le deviner en regardant ces images où les volatiles posent devant un invariable fond blanc ; comme des illustrations d'ouvrages scientifiques du XVI^e siècle, ou des peintures auxquelles on aurait amputé leur arrière-plan. Et pour cause, toutes ces photographies ont été prises en studio : une installation portable que Kannisto emporte avec elle dans toutes les stations d'observation ornithologique où elle se rend. Elle y fait poser ces oiseaux, préalablement capturés par des professionnels, pour une brève session de portrait. Les animaux sont nourris et abreuvés avant d'être rapidement relâchés dans la nature. Ce travail à la croisée des chemins entre la photographie et l'observation scientifique – presque darwinienne – révèle ces oiseaux sous un jour nouveau et inattendu. Chaque photo s'accompagne, comme toute revue scientifique qui se doit, de la désignation en latin de l'espèce photographiée. Mais en les extrayant de leur habitat naturel, l'objectif les capture et nous les soumet sans aucune autre distraction que la beauté de leurs plumages, les sublimes détails de leur anatomie et les formes infinies de leur bec.

Des œuvres que Sanna Kannisto a pu exposer bien en dehors des frontières de sa Finlande natale : dans les plus prestigieuses galeries américaines mais aussi dans des collections de musées consacrées à la photographie ou plus largement à l'art contemporain. Preuve de l'immense richesse composite de ses images.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

Exposition imprimée grâce
au soutien et à l'expertise
de CEWE.

cewe



© Erik Johansson

ERIK JOHANSSON **SUÈDE • NÉ EN 1985**

EN TROMPE L'ŒIL



« Je veux créer des photos qui obligent le spectateur à s'arrêter quelques secondes pour comprendre où est la ruse ». Plus vous regarderez de près les photos d'Erik Johansson, moins vous les comprendrez. Quand il découvre la photographie à l'âge de 15 ans, l'artiste imagine rapidement un principe qui influencera toute sa carrière. Lorsque, pour beaucoup de photographes, le processus créatif s'arrête après avoir appuyé sur le déclencheur, c'est pourtant là où tout commence pour ce passionné d'art et de dessin.

Sa technique ? Combiner plusieurs images n'ayant rien à voir les unes avec les autres pour créer des tableaux surréalistes, voire loufoques, avec, pour lien entre les œuvres, cette conscience environnementale. « Je préfère capturer une idée plutôt qu'un moment », aime préciser ce Suédois de 36 ans. Virtuose de la post-production, Johansson manie les outils numériques comme le chirurgien son scalpel. Ses talents de retoucheur font même l'objet de conférences entières où le maquilleur professionnel expose pas à pas ses astuces et ses méthodes. « Il faut créer un puzzle de réalité », détaille le photographe. « Il faut se demander ce qui crée une illusion. Ensuite, on assemble différentes pièces pour créer des réalités alternées. » Certaines règles sous-tendent son processus : il faut que les images possèdent la même perspective, la même lumière, le même contraste. « Il faut rendre la lecture de l'image finale le plus compliqué possible », conclut Erik Johansson. « Il faut que le spectateur ne puisse pas trouver où commence la photo originale. » Comme un bon tour de magie.



© Helena Blomqvist

HELENA BLOMQVIST **SUÈDE • NÉE EN 1975**

À LA SOURCE DES RÊVES



Intrigant ? Terrifiant ? Charmant ? Poétique ? Mélancolique ? Contemplatif ? Dérangeant ? C'est un peu un tumulte de sentiments contradictoires qui étreint le spectateur devant les œuvres d'Helena Blomqvist. Compositions burlesques et délirantes, les images de cette photographe suédoise naissent d'abord sur papier, dans son petit studio de Södermalm, à Stockholm. « J'esquisse toujours mes idées avant de me lancer, raconte-t-elle. Ensuite, je construis mes plateaux, mes maquettes. Je couds des vêtements, je loue des accessoires, je contacte des mannequins... » Elle l'affirme : Helena Blomqvist passe plus de temps à préparer son image et à la modifier ensuite numériquement que derrière son appareil photo. Certains de ces plateaux peuvent nécessiter plusieurs mois de travail avant de pouvoir appuyer sur le déclencheur. Affranchies de toute convention, ses créations détaillées attirent aussi bien l'œil de l'amateur d'art contemporain que celui du grand public qui ne peut s'empêcher de voir à travers elles des reliques oniriques issues d'univers folkloriques et de légendes populaires. Comme un patchwork de rêves, de cauchemars, de pages arrachées à des vieux livres de contes poussiéreux, de vieilles peintures habitées de créatures bizarres ou d'une pellicule d'un film du cinéma de l'étrange.

Car au-delà de ses talents de composition et de sa capacité à imaginer des scènes animées par un langage universel, Blomqvist ne manque pas d'investir ses tableaux d'une certaine puissance cinématographique. Un voyage à la source de vos rêves.



© Jonas Bendiksen / Magnum photos
Série *Vesteraalen News*

JONAS BENDIKSEN **NORVÈGE • NÉ EN 1977**

BIG MELT ET VESTERAALLEN NEWS



En 60 ans, le plus grand glacier des monts Qilian en Chine s'est rétracté de 500 mètres. Le même phénomène a été observé sur la plupart des 40 000 glaciers perchés sur les plus grands sommets de la planète, autour du plateau tibétain. Ces glaciers composent la plus grande réserve d'eau douce au monde, abreuvent des fleuves mythiques comme l'Indus, le Mékong, le Yangtsé ou encore le Gange. Au total, ce sont plus de deux milliards d'individus qui dépendent de cette eau pour vivre. Ici, la montée des eaux ne provient donc pas d'en bas, comme c'est le cas avec la fonte des deux calottes glaciaires et de l'Arctique, mais du toit du monde. En février dernier, un glacier qui s'est détaché de l'Himalaya a engendré la mort d'une dizaine de personnes et la disparition d'une centaine d'autres. Cet incident n'est que la partie émergée de cet iceberg qui est en train de fondre sous nos yeux.

Le photojournaliste norvégien Jonas Bendiksen, habitué des pages du National Geographic et membre de l'agence Magnum depuis 2004, a documenté ce désastre écologique qui menace tout un mode de vie : des flancs de l'Himalaya jusqu'aux gigantesques villes fourmilières à la démographie galopante. Observateur rigoureux des tumultes d'un monde qui change, Bendiksen est aussi l'assesseur discret d'un quotidien plus calme. Comme à Vesteraalen, dans le nord de son pays natal, la Norvège, où il s'est fait engager par une gazette locale : un travail intimiste qui capture avec brio l'atmosphère et l'identité de cette région éloignée et de ses habitants. Cette exposition met en parallèle ces deux travaux aux focales diamétralement opposées.



© Jonathan Näckstrand / AFP

JONATHAN NÄCKSTRAND

SUÈDE • NÉ EN 1984

ACCLIMATATIONS



Le Grand Nord, Jonathan Näckstrand l'a parcouru en long et en large. « Il n'y a qu'un seul endroit où je n'ai pas encore été : le Svalbard. » La plus septentrionale des terres de la Norvège manque à ce Suédois, photographe pour l'AFP basé à Stockholm. Mais en sillonnant les pays scandinaves, Näckstrand a appris à les connaître dans toutes leurs complexités. « C'est sûr que, pour un photographe d'agence, c'est plus compliqué de trouver une histoire en Finlande qu'au Moyen-Orient », s'amuse le journaliste qui reconnaît « que tout est assez lent et paisible ici. » Mais en parcourant ses archives, un fil rouge surgit de manière évidente. Théâtre calfeutré par la neige et le froid, loin des turpitudes de la grande actualité, les territoires nordiques et leurs problématiques s'immiscent peu à peu dans la marche du monde. Si, par exemple, la naissance d'une conscience écologique ne date pas d'hier, elle ne se sera pourtant jamais autant cristallisée que lors de cet été 2018 autour de la figure de l'adolescente Greta Thunberg. Et pour cause : tous ces pays ont été les premières sentinelles à constater les effets du réchauffement climatique – bien avant les états du sud de l'Europe. « Que ce soit en couvrant les Samis qui doivent bouleverser leurs modes de vie à cause de la hausse des températures, des courses de voitures sur neige qui ne peuvent plus avoir lieu ou des glaciers du Groenland qui se brisent dans la mer avec le réchauffement climatique, on ne peut que constater l'évidence. » Après avoir appris à s'acclimater au froid, ces terres doivent désormais composer avec sa progressive disparition.

♦ RUE SAINT-VINCENT

Regards croisés sur le Grand Nord

Pour cette deuxième année de collaboration entre l'AFP et le Festival Photo La Gacilly, ce sont deux photographes qui ont été sélectionnés pour illustrer le regard de l'Agence France-Presse sur le grand nord et ont en commun de traiter cette thématique qui nous est chère : celle du lien unissant l'Homme à la Terre.

Exposition réalisée en collaboration avec l'Agence France-Presse, produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Initial Labo.





© Olivier Morin / AFP

OLIVIER MORIN FRANCE • NÉ EN 1965

SPORTS GIVRÉS



Qu'est-ce qui pousse un surfeur à pratiquer sa passion dans des eaux frôlant les 3°C, au milieu des fjords enneigés ? « Ils n'ont tout simplement pas le choix », raconte Olivier Morin, rédacteur en chef du département photo de l'AFP, anciennement basé à Stockholm et amoureux des pays scandinaves qu'il continue de documenter. « Pour les Norvégiens, qui représentent la majorité des individus que je photographie, ces températures extrêmes ne sont pas un problème : ils vivent avec toute l'année. » Vivre avec le froid toute sa vie change le rapport que l'on entretient avec ces températures glaciales. « Il y a même un moment où l'on développe une petite addiction à ce que ça procure comme sensation, physiologique et psychologique », poursuit Olivier Morin qui l'affirme : « Je suis un aficionado du temps froid ! »

Des conditions qui obligent le photographe à s'adapter, aussi bien logistiquement que psychologiquement. Laisser dormir ses appareils dans le froid pour éviter la buée, choisir une combinaison de plongée assez chaude pour travailler, mais assez fine pour pouvoir bouger rapidement en cas de problème... « C'est toute une gymnastique qu'on apprend au fur et à mesure », explique Morin. « La première fois que je suis allé dans l'eau avec mon appareil, je n'ai pas pu travailler au bout de 10 minutes. » Apnéistes, plongeurs sous glace, surfeurs... Il documente le rapport intime de ces sportifs un peu givrés avec le grand froid. « Ils ne souffrent pas, et moi non plus », conclut Olivier Morin. « Avant tout, c'est du plaisir. Réel et authentique. »

◆ RUE SAINT-VINCENT

Regards croisés sur le Grand Nord

Pour cette deuxième année de collaboration entre l'AFP et le Festival Photo La Gacilly, ce sont deux photographes qui ont été sélectionnés pour illustrer le regard de l'Agence France-Presse sur le grand nord et ont en commun de traiter cette thématique qui nous est chère : celle du lien unissant l'Homme à la Terre.

Exposition réalisée en collaboration avec l'Agence France-Presse, produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Initial Labo.





**LE MONDE
DE DEMAIN**



© Nick Brandt

NICK BRANDT ROYAUME-UNI • NÉ EN 1964

THIS EMPTY WORLD



« Sur cette terre, une ombre tombe, à travers une terre ravagée ». Une seule phrase ne suffisait pas à Nick Brandt. Composée du titre de ses trois premiers ouvrages, *On This Earth*, *A Shadow Falls*, *Across the Ravaged Land*^{*}, il alertait déjà le monde des dangers de la chasse et du braconnage sur la faune sauvage d'Afrique, qu'il défend à travers son engagement et son ONG, Big Life Foundation.

Malgré certaines avancées réalisées dans le domaine de la conservation – comme la fermeture du marché de l'ivoire en Chine –, le photographe poursuit son combat. Avec *This Empty World*, il dénonce l'urbanisation galopante qui entraîne la perte d'habitats naturels pour les animaux : la principale menace, aujourd'hui, qui pèse sur les écosystèmes. Dans des photographies où la dystopie tutoie le surréalisme, des éléphants, des rhinocéros, des lionnes et des girafes errent sans but au milieu de décors créés de toute pièce par Nick Brandt et ses équipes. Des images réalisées sans autre trucage que celui de la superposition de deux clichés. Un travail qui ressemble à son auteur : ambitieux, engagé et visionnaire. Cette nouvelle monographie, que Nick Brandt a réalisée pour la première fois en couleur, illustre de façon frappante un monde dans lequel, submergé par le développement humain en fuite, les animaux n'ont plus de place pour survivre. Une œuvre qui nous interroge sur le devenir du monde.

📍 GARAGE

Publication de référence :
This Empty World,
Thames & Hudson, 2019.

^{*}*Sur Cette Terre*,
Une Ombre Tombe,
À travers la Terre Ravagée



© Mathias Depardon

MATHIAS DEPARDON FRANCE • NÉ EN 1980

LES LARMES DU TIGRE



Les jardins d'Éden existent, et ils sont en danger. Situés en Irak, dans les marais de l'ancienne Mésopotamie, ils constituent pourtant l'ultime richesse du berceau des anciennes civilisations sumériennes et assyriennes. Niché au confluent du Tigre et de l'Euphrate, le plus grand écosystème en zone humide de l'Eurasie occidentale, inscrit en 2016 au patrimoine mondial de l'UNESCO, est aujourd'hui au bord de l'assèchement.

En 1991, Saddam Hussein avait condamné la région en construisant des digues pour chasser les rebelles chiïtes qui s'y étaient retranchés, entraînant un exode des populations. Après la chute du dictateur irakien, les habitants ont détruit les barrages et libéré les eaux mais la couverture de la surface inondée est réduite à peau de chagrin : elle atteignait jusqu'à 13 000 km² en 1990 contre à peine 1 600 km² aujourd'hui. En cause, une mauvaise gestion des ressources par le gouvernement central irakien et la construction de plusieurs barrages en amont en Turquie (GAP Project), qui ont largement affaibli les fleuves de la Mésopotamie. Seule une solution concertée entre les pays riverains du Tigre et de l'Euphrate pourra éviter une catastrophe écologique de grande ampleur : la disparition d'une biosphère unique et l'évaporation d'une culture ancestrale reposant sur la pêche et l'élevage de buffles. Dans le cas contraire, l'assèchement rapide du Sud de l'Irak pourrait faire naître le prochain conflit. Des barrages de Turquie aux eaux du Chatt-el-Arab dans le sud Irakien, le photographe Mathias Depardon a suivi le cours du Tigre, appauvri par les grands travaux, les guerres et une sécheresse endémique. Le road movie photographique d'une lente agonie.

9 CHEMIN DES LIBELLES

Mathias Depardon est le lauréat 2020 du Prix Photo Fondation Yves Rocher en partenariat avec Visa pour l'Image. Une bourse de 8 000 euros lui a été remise pour la réalisation de ce travail au long cours, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.

En partenariat avec la Fondation Yves Rocher et *Le Figaro Magazine*.

FONDATION
YVES ROCHER

LE FIGARO
MAGAZINE



© Pascal Maitre / MYOP pour la Fondation Yves Rocher

PASCAL MAITRE FRANCE • NÉ EN 1955

L'INCROYABLE ODYSSEE DES PAPILLONS MONARQUES



C'est l'histoire d'un voyage, d'une incroyable migration comme le monde animal en compte peu. Lorsque l'hiver approche, des millions de papillons monarques quittent le nord de l'Amérique et leur royaume de la région des Grands Lacs, et voyagent pendant deux mois à un rythme de 75 kilomètres par jour jusqu'aux forêts d'oyamels des montagnes du centre du Mexique. Sur les hauteurs de l'État du Michoacán, ces insectes viennent se réfugier dans ce que les scientifiques se plaisent à surnommer « le palais d'hiver ». Fuyant les températures glaciales qui s'installent sur la partie septentrionale du continent, les monarques parcourent jusqu'à 5000 kilomètres pour venir hiverner sur les troncs et les branches de ces immenses pins.

Mais la longévité d'un papillon ne dépassant que rarement les cinq semaines, les papillons qui entreprennent le voyage du retour ne sont que les lointains descendants de ceux qui ont effectué celui de l'aller. Plus merveilleux encore : chaque année, à la fin de l'été, les monarques donnent naissance à une génération spéciale dite *Methuselah*, ou Mathusalem. Contrairement aux autres, celle-ci peut vivre jusqu'à huit mois, et ainsi participer aux deux voyages. Comme si les humains pouvaient donner naissance, sur commande, à des enfants ayant une longévité de plusieurs centaines d'années.

Pascal Maitre s'est rendu dans les sanctuaires mexicains de ces papillons monarques menacés d'extinction par une déforestation endémique. Un fléau endigué avec succès par l'action du WWF Mexico, soutenu par la Fondation Yves Rocher dans sa politique de reforestation.

♦ JARDIN DES MARAIS

En partenariat avec
la Fondation Yves Rocher.





© Catalina Martin-Chico pour la Fondation Yves Rocher

CATALINA MARTIN-CHICO FRANCE-ESPAGNE • NÉE EN 1969

ÉQUATEUR, LA FORÊT VIVANTE



« Pour nous, les peuples natifs de l'Amazonie, la forêt est vivante, c'est *Kawsak Sacha*. Elle est habitée par des Êtres Protecteurs qui veillent jalousement à l'équilibre dans la fragilité des écosystèmes et des relations avec les êtres humains. Les cascades, les lacs, les rivières, les marais, les arbres de vie, les sources d'alimentation et de minéraux, les grands arbres et les montagnes ont leurs êtres protecteurs : ce sont les *Runayuk*. » Au cœur de l'Équateur, le peuple Kichwa de Sarayaku vit, en pleine autonomie, dans les forêts montagneuses de Pastaza, parcourues par de nombreuses rivières qui viennent se jeter en aval dans le fleuve Amazone. Un peuple qui résiste pour préserver son mode de vie, comme tous ceux qui résident dans ces forêts tropicales grignotées par l'urbanisation et l'exploitation industrielle. Le développement de puits d'extraction de pétrole, contenu dans le sous-sol de la forêt, est une menace sur la qualité des eaux mais aussi sur la biodiversité et la santé de ses habitants. Primée au World Press Photo 2019 pour son travail au long cours sur les FARC en Colombie, la photojournaliste franco-espagnole Catalina Martin-Chico est une habituée du continent sud-américain et des espaces clos. Après un long périple en voiture puis en pirogue, elle a rejoint un village Kichwa et s'est immergée plusieurs semaines dans la vie de ses occupants pour comprendre leur identité et leur combat. Elle a partagé l'existence d'une ethnie vivant d'une économie de subsistance dont la forêt fournit l'essentiel des ressources. Un monde soucieux de protéger une biodiversité malmenée.

📍 JARDIN DES MARAIS

En partenariat avec
la Fondation Yves Rocher.





© Ulla Lohmann pour la Fondation Yves Rocher

ULLA LOHMANN **ALLEMAGNE • NÉE EN 1977**

LES GARDIENS DE LA BIODIVERSITÉ



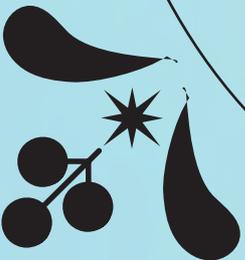
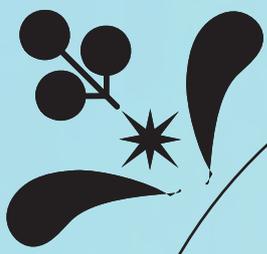
Documentariste, photographe et aventurière, connue pour ses images exceptionnelles des volcans du Vanuatu et des ethnies de Papouasie-Nouvelle-Guinée, la photographe allemande Ulla Lohmann a la nature au cœur. « Depuis mon enfance, aime-t-elle répéter, j'ai appris à lire les traces dans la forêt, à comprendre le rythme des saisons, celui des animaux. » C'est donc sans surprise que la Fondation Yves Rocher lui a confié cette mission photographique d'immortaliser ceux qui, à Madagascar, luttent pour la préservation d'un espace naturel menacé. Car sur cette île d'Afrique australe, la déforestation est un désastre : exploitation du bois précieux, feux de brousse, le pays a perdu presque la moitié de sa surface naturelle forestière ces soixante dernières années. Ulla Lohmann s'est rendue sur le site d'Antrema, au nord-ouest de Madagascar, une réserve bio-culturelle de 20 660 hectares protégée par la communauté de Sakalava. Ici, les lémuriens, une espèce en voie de disparition, sont considérés comme des êtres sacrés et donc protégés, et les coupes sauvages de bois sont sévèrement réprimées. Sur la côte opposée, dans la région d'Analanjirifo, la reforestation est devenue cause régionale : des familles entières s'activent, avec le soutien des ONG, à replanter des girofliers ou des arbres fertilitaires, qui génèrent des revenus complémentaires. Un road-movie comme un hymne à la vie.

📍 JARDIN DES MARAIS

En partenariat avec
la Fondation Yves Rocher.



CRÉATIONS





© Florence Joubert / Festival Photo La Gacilly pour le Conseil départemental du Morbihan

FLORENCE JOUBERT FRANCE • NÉE EN 1978

LES INNOVATEURS



Nous vivons une époque de rupture ! Cette année inédite, brutale, marquée par une crise sanitaire mondiale sans précédent, porte en elle les germes de changements radicaux dans notre appréhension du monde moderne et nos habitudes de consommation. Notre économie sera soumise désormais à de nouvelles contraintes, à de nouveaux espoirs aussi. Prendre soin de notre terre, chercher de nouvelles énergies propres, privilégier les circuits courts, faire confiance au collectif, avancer ensemble, mieux comprendre les atouts offerts par la révolution numérique et technologique, en un mot sortir du confinement pour trouver un nouvel avenir : il est urgent de se réinventer pour ré-enchanter nos vies.

De nombreux acteurs économiques ou personnalités de la société civile refusent de baisser les bras, bravent les obstacles les uns après les autres, et anticipent nos besoins futurs : innover est leur maître-mot et le moteur de leur inspiration. Photographe basée à Brest et formée à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris, Florence Joubert aime explorer en images l'univers des métiers. Aussi à l'aise dans l'art du portrait que dans les paysages, créant une douce intimité avec les sujets qu'elle photographie, elle est partie ces derniers mois sur les routes du Morbihan à la rencontre de ces femmes et de ces hommes, ces innovateurs, soucieux d'une société durable. Qu'il s'agisse d'une crèche axant son projet d'éducation sur la naturalité, d'une ancienne visiteuse médicale reconvertie dans l'aide à production locale, ou d'une entreprise agroalimentaire privilégiant qualité et vente directe, ces témoins de l'excellence morbihannaise sont les meilleurs ambassadeurs d'une terre tournée vers le monde d'après.

📍 ARBORETUM

Commande photographique réalisée avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan





© Aglaé Bory

AGLAÉ BORY FRANCE • NÉE EN 1978

LES HORIZONS, CARTOGRAPHIE DES POSSIBLES



♦ BERGERIE

Résidence Ruralité(s)

En collaboration avec Les Champs Libres à Rennes, l'association du Festival Photo La Gacilly a développé un programme de résidence sur la thématique des ruralité(s) pour permettre à un-e photographe de travailler à l'écriture et à la production d'une création sur un temps long. La série photographique sera présente simultanément aux Champs Libres.

Ce programme de résidence bénéficie du soutien financier de la Région Bretagne et de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne avec la participation de l'Oust à Brocéliande Communauté.



Aglaé Bory fait partie de cette nouvelle génération de photographe qui place l'humain au cœur de son travail photographique. Cette artiste s'affranchit des codes de la photographie humaniste en développant une esthétique et des fictions qui prennent appui sur une démarche documentaire. L'histoire qu'elle nous raconte n'appartient plus aux personnages de ses images. Elle se l'approprié et la réinvente par ses compositions et les surimpressions narratives qui se jouent dans ses photographies.

Dans ce travail réalisé au cours d'une résidence de création à La Gacilly, Aglaé Bory interroge l'espace intime et poétique de l'horizon. Insaisissable et pourtant omniprésent dans nos paysages, l'horizon est cette ligne mouvante, ce point de convergence de nos regards et de nos pensées mais également cette ligne de démarcation entre le visible et l'invisible. Pensée comme une installation, cette série aborde la verticalité de l'horizon, de celui qui regarde ou qui est regardé. Ce parti pris photographique interroge nos façons d'habiter un monde partagé et pluriel à la fois.

« Nous avons besoin plus que jamais d'horizons partagés. Nous faisons des images pour créer du sens, pour réinventer les liens qui fondent une société, pour nous redonner des horizons communs, une identité en mouvement et pour ainsi faire histoire. » En vivant au cœur de ces paysages et en rencontrant celles et ceux qui l'habitent, qui les travaillent, qui les rêvent, Aglaé Bory nous donne à voir, à imaginer l'infini des possibles de nos ruralités.



© Imane Djamil / lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2021

DÉCOUVRIR DE NOUVEAUX REGARDS

PRIX NOUVELLES ÉCRITURES DE LA PHOTOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE



Pour sa 6^e édition, le Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale, organisé par le Festival Photo La Gacilly en partenariat avec *Fisheye*, s'affirme et s'affranchit de thématique annuelle pour mieux s'ancrer dans l'actualité.

Témoins privilégiés des grands bouleversements sociétaux et environnementaux, les photographes développent notre représentation de l'environnement et motivent très souvent l'évolution de nos comportements par leurs sujets, leur approche et leur esthétique. Convaincu du rôle de la photographie dans ce qui est le plus grand défi collectif de notre époque, le Festival Photo La Gacilly adresse ce Prix aux photographes professionnels ou en voie de professionnalisation, quelle que soit l'approche photographique développée – plastique, documentaire, ou photojournalistique.

Cette année le jury, composé de membres des équipes du Festival Photo La Gacilly et de *Fisheye*, accueillait comme regards invités Aglaé Bory, photographe, et Tess Raimbeau, iconographe à Libération.

Les trois lauréat·e·s, Imane Djamil, Florence Goupil et Briec Weulersse développent des écritures contemporaines et des approches variées mais complémentaires des enjeux liant l'Humain à son environnement. Leurs travaux, au Maroc, au Pérou et en Belgique, au travers de la fiction et du documentaire, partagent ce questionnement commun sur les conséquences et les solutions du défi écologique.

Lauréat·e·s 2021 : Imane Djamil • Florence Goupil • Briec Weulersse
Lauréat·e·s 2020 : David Bart • Coline Jourdan • Sébastien Leban
Lauréat·e·s 2019 : Charles Delcourt • Marine Lécuyer • Julien Mauve

📍 JARDIN DE LA PASSERELLE

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et *Fisheye Gallery*.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





© Imane Djamil / lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2021

IMANE DJAMIL MAROC • NÉE EN 1996

ATLANTIDE KM 130



Atlantide KM 130 (80 Miles to Atlantis) est le deuxième volet de l'œuvre d'Imane Djamil consacrée au littoral historique de la ville saharienne de Tarfaya, qui fait face aux Îles Canaries. C'est d'ailleurs de la proximité avec l'archipel espagnol, où se serait située la cité mythique de l'Atlantide, qu'est tiré le nom de cette série. En 360 avant notre ère, les dialogues du philosophe grec Platon, *Timée* et *Critias*, décrivent la nation mythique de l'Atlantide comme étant une civilisation quasi-utopienne peuplant un archipel luxuriant et riche en ressources. Platon affirmait que ces îles existaient 9 000 ans avant son temps et que leur histoire avait été transmise oralement par son grand-père. Si dans la mythologie, l'Atlantide fut engloutie par l'océan pour avoir déplu aux divinités, le littoral de Tarfaya est lui englouti par le sable, non pas pour avoir offensé une entité supérieure, mais du fait de phénomènes naturels conjugués au désintérêt de l'État pour la préservation de son patrimoine culturel. L'abandon de cette ville et de son héritage, est d'autant plus marqué par la désertification qui sévit dans le Sahara, provoquant un exode vers les centres urbains, des populations qui ne peuvent plus y produire ou y trouver un accès suffisant à l'eau. Nouveau regard, Imane Djamil se démarque par son utilisation du "docu-fiction" permettant de mieux exprimer la réalité dont elle témoigne.

📍 JARDIN DE LA PASSERELLE

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et *Fisheye Gallery*.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





© Florence Goupil / lauréate du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2021

FLORENCE GOUPIL FRANCE-PÉROU • NÉE EN 1990

SHIPIBO-KONIBO : LES PLANTES GUÉRISSEUSES

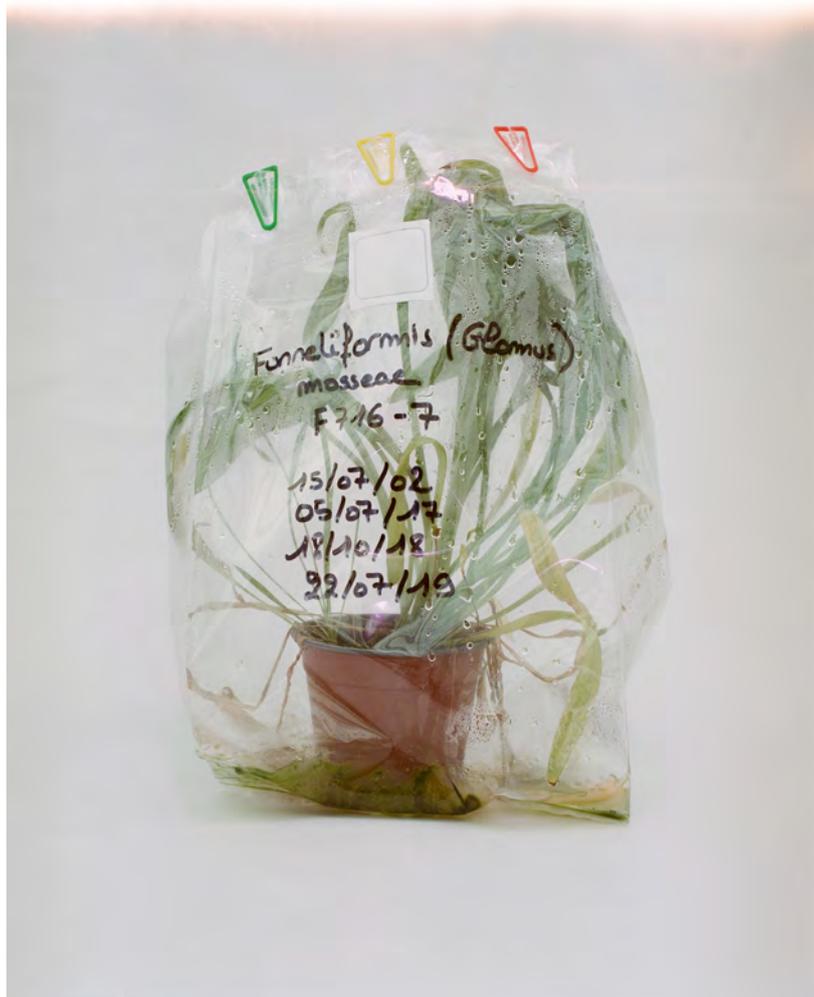


Au travers de cette série réalisée en 2020, Florence Goupil témoigne de l'impact de la crise de la COVID-19 sur les peuples de l'Amazonie. Le peuple indigène Shipibo-Konibo protège depuis longtemps la biodiversité qui l'entoure et l'utilise pour sa médecine traditionnelle. Aujourd'hui, cette conscience liée aux plantes est menacée de disparition. Face à la négligence du gouvernement péruvien et du manque d'accès aux soins avec un seul hôpital amazonien débordé, les Shipibo-Konibo ont décidé de s'organiser pour protéger leur communauté. En mai 2020, ils créent le *Comando Matico*, un groupe de guérisseurs traditionnels, afin de soigner leur peuple réparti le long de la rivière Ucayali. Cependant, la présence des églises catholiques et évangéliques a transformé le système culturel et traditionnel de ces communautés. De nombreux Shipibo-Konibo manifestent un rejet total tant pour la présence de ce *Comando* que pour ses méthodes traditionnelles, y préférant parfois même une auto-médication de mauvaise qualité. En janvier 2021, la Direction des Peuples Indigènes du Pérou a fait état de plus de 224 442 cas confirmés depuis le début de la crise sanitaire et de 3 831 décès, dont de nombreux anciens et dirigeants indigènes, emportant avec eux leur connaissance des plantes et de la biodiversité de l'Amazonie péruvienne.

📍 JARDIN DE LA PASSERELLE

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et *Fisheye Gallery*.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.





© Brieuc Weulersse / lauréat du Prix Nouvelles écritures de la photographie environnementale en 2021

BRIEUC WEULERSSE FRANCE • NÉ EN 1994

RESEARTH



Brieuc Weulersse est un photographe français basé à Bruxelles. C'est suite à la découverte de la collapsologie - l'étude des théories possibles d'effondrement de notre civilisation industrielle - qu'il commence à questionner sa propre conception de l'écologie. Ce qui n'était qu'une vague notion dans son quotidien, symbolisée par le tri des déchets ou un parti politique, devient concret : croissance et décroissance, production alimentaire, limites des écosystèmes, dette écologique... Il lit alors l'ouvrage de référence de ce courant : *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens. La découverte des explications scientifiques qui y sont données et des scénarii possibles pour notre futur est un véritable choc. Face à l'urgence écologique et au questionnement de l'avenir de l'humanité, il décide de se tourner vers la science et ceux qui y recherchent des solutions et alternatives pour demain. Il franchit alors les portes de la recherche expérimentale et des universités pour travailler aux côtés des chercheurs et photographier les expérimentations qui y sont menées.

📍 JARDIN DE LA PASSERELLE

En collaboration avec *Fisheye Magazine* et *Fisheye Gallery*.
Exposition produite grâce au soutien et à l'expertise du laboratoire Agelia.

